

Bienvenue sur la planète Dheramcot !

Autor(en): **Dussault, Andrée-Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[93] (2005)**

Heft 1495

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282896>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Bienvenue sur la planète Dheramcot!

Sati et son mari tiennent un guest-house dans les hauteurs de Dheramcot tout au nord de l'Inde, près de la frontière tibétaine. Comme elle, l'ensemble des villageois-e-s vit de la manne touristique qui sévit la moitié de l'année. Surtout lorsqu'il s'agit de faire du commerce, les Indien-ne-s sont doué-e-s d'une capacité d'adaptation remarquable. Dheramcot est le parfait exemple du village vivant du tourisme qui s'est moulé aux moindres désirs de sa clientèle. En voici le décor.

ANDRÉE-MARIE DUSSAULT

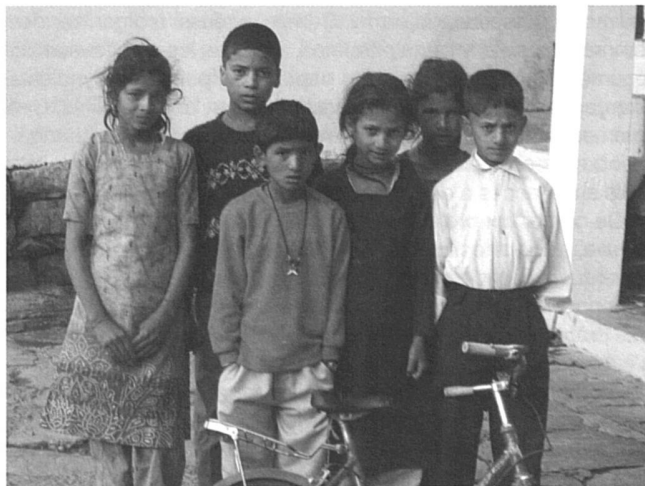
Dheramcot, un village de 10 000 habitants de la région de Dharamsala, située à deux mille mètres d'altitude dans les montagnes Himalaya, surplombant la vallée de Kangra, à treize heures de route de la capitale, New Delhi. L'hindouisme est la religion dominante dans les environs, mais étant donné la forte présence d'une communauté tibétaine – dont le gouvernement est en exil –, le bouddhisme est largement répandu, et ses temples et ses icônes font partie de l'horizon visuel. Le village vit partiellement de la culture du blé et essentiellement du tourisme intense qui bat son plein six mois par année, d'avril à septembre, lorsque la température s'adoucit. Une famille moyenne avec deux enfants peut vivre avec quatre ou cinq mille roupies par mois, soit environ 130 fr.

Little Israel

La/le touriste à Dheramcot a un profil bien précis : dans huit cas sur dix, il s'agit d'une jeune personne âgée entre 20 et 30 ans, d'origine israélienne. Les voyageurs israéliens sont tellement nombreux que l'on pourrait surnommer Dheramcot la «petite Israël». En réalité, les jeunes Israéliens ne sont pas qu'à Dheramcot: ils suivent le circuit touristique traditionnel : arrivant d'abord à Delhi, ils font éventuellement un tour à Varanasi, la ville sainte la plus importante du pays, vont faire la fête à Goa, puis remontent vers le nord Rishikesh, Manali, Dharamsala, dans les montagnes où il fait bon frais, avant que la chaleur ne deviennent insupportable. Une blague connue en Inde illustre leur omniprésence : «Combien y a-t-il d'Israéliens?» «Six millions.» «Non, pas en Inde, dans leur pays?» (Il y a six millions de personnes en Israël et on estime qu'il y a en permanence environ 70 000 ressortissant-e-s israélien-ne-s en Inde.)

La raison couramment invoquée pour expliquer une telle présence israélienne dans le nord de l'Inde veut qu'au début de la vingtaine, après avoir terminé leur service militaire (obligatoire pour les deux sexes : deux ans pour les filles, trois ans pour les garçons) et avant de poursuivre leurs études, les jeunes font une pause pour souffler un peu et comme l'Inde ne coûte pas cher, que le passeport israélien y est le bienvenu, le sous-continent est devenue une destination toute indiquée. Ils sont tellement présents que dans plusieurs régions, dont Dharamsala, après l'Hindi ou la langue locale, l'hébreu prévaut. D'ailleurs, certains commerçants zélés le parlent couramment.

De telle sorte qu'à Dheramcot, on peut manger de l'humos aussi bien que du dal, du pain pita aussi bien que des chappatis; les menus sont en hébreu, on y écoute de la musique populaire israélienne et on y célèbre toutes les fêtes juives. Et si la plupart des Israéliens de Dheramcot sont de jeunes babas cool percés et tatoués qui se la coulent douce et qui courent les fêtes de la pleine lune, il y a aussi une communauté de juifs orthodoxes, des Hassidims (dont les hommes sont barbus, vêtus de noir et portant des frisettes sur les tempes) qui y est installée, vivant en ghetto, selon les lois strictes de leur religion.



Quelques enfants de la maisonnée : de gauche à droite; Babita, Anu, Neha, Atul, Covita et Bitul.

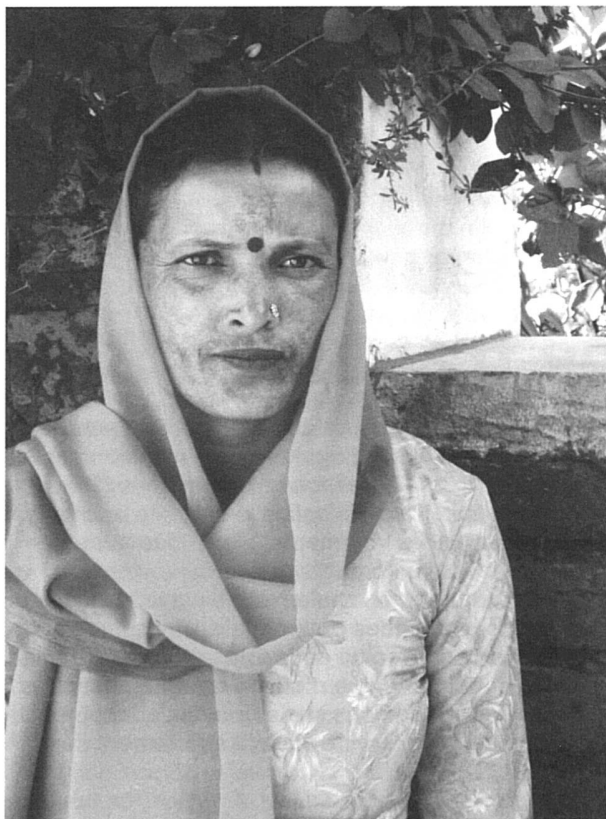
Quatre-vingts roupies la nuit

C'est donc dans ce cadre, comme la majorité de ses concitoyens, que Sati Devi et sa famille vivent directement du tourisme: elle gère un guest-house qui possède sept chambres à louer, sans salle de bain, à 80 roupies la nuit (environ 2.35 fr.). L'établissement est une maison sur deux étages, en pierre et en bois, construit en forme de «L», avec une vue magnifique sur la vallée. Si le temps est clair, en levant la tête, on aperçoit les sommets enneigés de l'Himalaya.

A quelques mètres de la maison, un petit bâtiment en ciment contient deux «salles de bain» rudimentaires, incluant chacune une toilette indienne (communément appelée «toilette turque» en Europe, consistant essentiellement en un trou dans le sol). Ces toilettes sont la norme en Inde, lorsque toilettes il y a, car deux tiers des ménages du pays ne possèdent pas d'installations sanitaires. Dans chacune de ces unités d'environ deux mètres sur deux, on trouve également un robinet d'eau froide, voire glacée. La température, en mai, y est d'environ 15 degrés les jours de soleil, mais les nuits sont plus fraîches et une petite laine tibétaine pour se couvrir le crâne, les mains et les pieds est toujours bienvenue.

Sati et sa famille immédiate: son mari Surinder, Acharna (Achu), son aînée de 16 ans et Arun (Anu), son fils de 14 ans, vivent tous les quatre dans une pièce deux fois plus petite que la chambre moyenne des touristes et possèdent une cuisine d'un mètre carré et demi. Les concepts de promiscuité et d'intimité sont tout autres que ceux en vogue en Suisse. Parfois, la belle-mère et quelques cousins viennent leur rendre visite et ils peuvent se retrouver presque une petite dizaine à dormir dans deux lits doubles. Dans la pièce voisine sont installés le frère du mari de Sati, sa femme et leurs trois enfants. Derrière la maison, système patrilocal oblige, vivent l'autre frère de son mari, Goa, son épouse, Didi, et leurs deux enfants: ceux-ci gèrent un commerce de lavage de vêtements et un «bar» extérieur ouvert 24 heures sur 24. Little Israel oblige, dans ce bar, on joue du Nirvana, du reggae et de la transmusic, chose totalement inusitée en Inde où – hormis dans quelques métropoles, telle Bombay – la vie s'arrête à 21 heures.

C'est dans ce cadre que nous avons observé Sati et les siens évoluer au gré de la saison touristique, passant 24 heures sur leurs traces, observant la vie d'une femme sur la planète Dheramcot.



Portrait de Sati

Qui est Sati Devi?

Sati veut dire *conscience* en hindi. Pour la petite histoire, ce nom est aussi celui donné à une coutume ancestrale qui prévalait notamment chez la classe dirigeante de l'Etat du Rajasthan. Elle voulait que l'épouse d'un homme qui décède le suive dans la mort en s'immolant par le même feu que celui dans lequel est incinéré le corps de ce dernier (les hindous brûlent leurs morts). Cette pratique a été interdite en 1829 par les Britanniques, mais quelques cas ont été recensés ces dernières années, déchaînant des débats passionnés à travers le pays. La pratique a été nommée d'après une déesse hindoue, Sati, la femme du dieu Shiva, qui se serait suicidée en brûlant dans le feu funéraire de son époux.

Notre Sati à nous est la dernière d'une famille de six enfants (deux garçons et quatre filles). On lui donnerait 37-38 ans, mais – tout en précisant qu'elle ne connaît pas sa date de naissance elle affirme n'en avoir que 33. Ce qui semble étrange puisqu'elle est censée s'être mariée à vingt ans, que sa fille, Achu, a 16 ans et que l'éventualité qu'elle ait eu son premier enfant deux ou trois ans avant son mariage est plus qu'improbable. Sati est mariée avec un hindou de la même région et de la même caste qu'elle, celle des guerriers. Ce sont ses parents qui lui ont trouvé son mari et elle ne l'a rencontré pour la première fois, avant d'être liée à lui pour la vie, que le jour de son mariage. Sati est également hindoue, très croyante (comme chacun-e dans les parages), issue d'un milieu modeste. Son anglais est rudimentaire et c'est sa fille Achu, qui par ailleurs assure la comptabilité du guest-house, qui l'aide à résoudre les problèmes de communication.